

N°17

Immersif. Expérimental. Local

VOYAGE VOYAGE

Mauritanie

Suisse

Egypte

Anatolie

Rajasthan

TRÉSORS CACHÉS



L 12083-17-F. 15,00 € - RD



SUR LES ROUTES DU RAJASTHAN, ENTRE JUNGLE, PALAIS ET PIGMENTS

Texte Evane Haziza-Bonnamour + Photos Maureen M.-Evans

On a posé un pied en Inde comme on ouvre une porte sur un monde nouveau. Le voyage commence dans le tumulte vibrant de Delhi, puis glisse vers le sud, au rythme lent des routes ocre du Rajasthan. À Amanbagh, un ancien palais moghol repose entre palmiers et campagne silencieuse. Plus loin, Ranthambore étire sa jungle sèche, ses lacs oubliés, ses tigres surgissant entre les ruines effacées et la poussière dorée. À Jaipur, la ville rose bruisse d'ateliers cachés. Là, les pigments se broient à la main, les encres proviennent des fleurs séchées et les bijoux naissent sous les mains expertes. On suit les gestes lents des artisans, leur précision, leur patience. Chaque objet porte l'empreinte d'un savoir ancien, façonné dans le silence et la lumière. Nous essayons de vous dévoiler ce Rajasthan à la fois fragile et puissant, où chaque détail est ici travaillé par la main de l'homme comme un trésor secret.



À peine effleuré, on quitte l'aéroport de Delhi, mais promis, on y reviendra. La cacophonie de la capitale s'efface, laissant place à une route vivante, bordée de champs, de villages, de carioles brinquebalantes et de camions bariolés d'où résonne une musique forte, entêtante. Le paysage se révèle par touches : petites gares oubliées, femmes en saris portant l'eau, étangs asséchés comme des mirages, familles entières sur un scooter. Peu à peu, l'Inde se dessine, expressive, multiple, en mouvement.

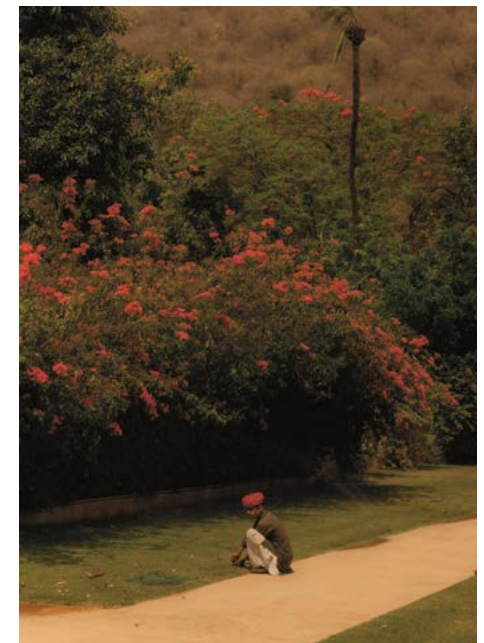
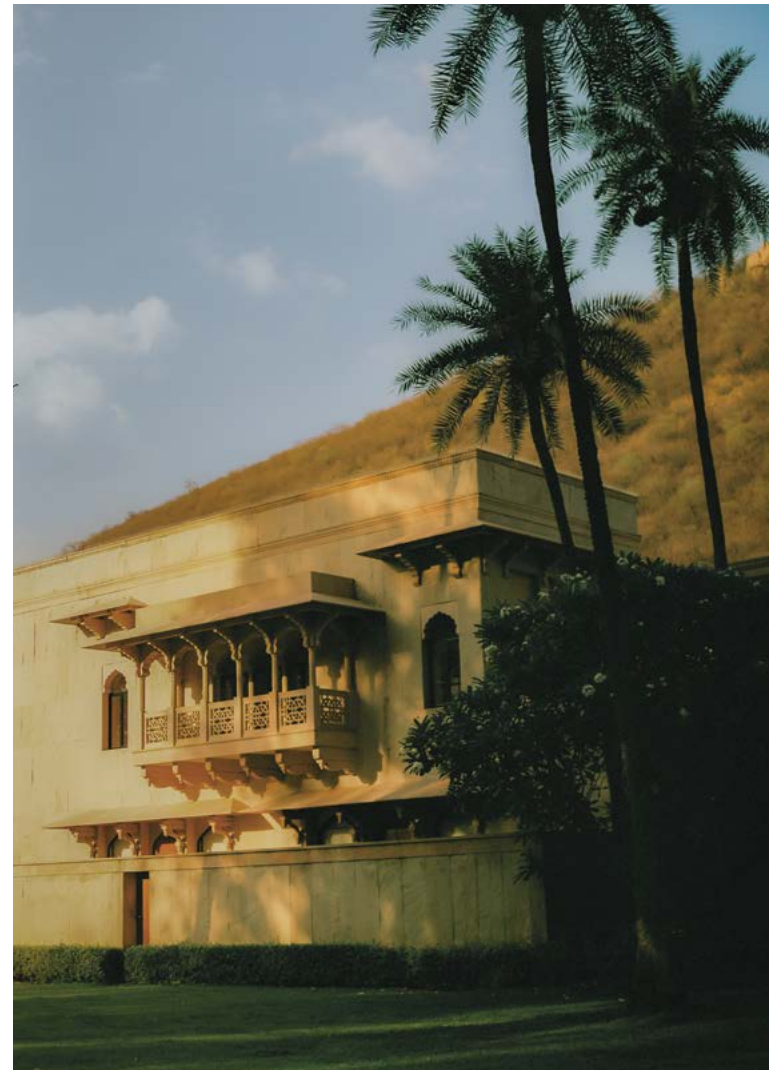
Après cinq heures de route vers le sud-est, entre Alwar et les collines des Aravalli, Amanbagh apparaît. Un palais moghol réinventé, posé au creux d'une vallée sauvage, en pleine campagne. Derrière ses hauts murs couleur sable, Amanbagh déploie une architecture de silence : dômes en pierre rose, colonnades élancées, bassins de marbre vert profond. À mi-chemin entre la retraite princière et le jardin d'Éden, l'hôtel semble suspendu hors du temps. Les suites sont vastes, minérales, ouvertes sur des jardins privés, baignées d'ombre et de calme. Le bruit le plus audible est souvent celui de l'eau qui ruisselle dans les canaux, des oiseaux que l'on entend toute la journée et des singes qui se baladent dans la propriété. À l'aube, après une courte nuit, nous partons marcher. Il est huit heures. L'école n'a pas encore sonné. Sur le chemin, des enfants nous rejoignent, curieux, rieurs, et partagent quelques pas jusqu'à leur maison. Dans les cours, les femmes s'affairent en cuisine, les hommes s'engagent vers les champs.

Puis les enfants s'éclipsent à l'appel de l'école, et nous poursuivons seules. De retour à l'hôtel, nous profitons d'un moment pour découvrir le fort de Bhangarh, à une quinzaine de kilomètres.

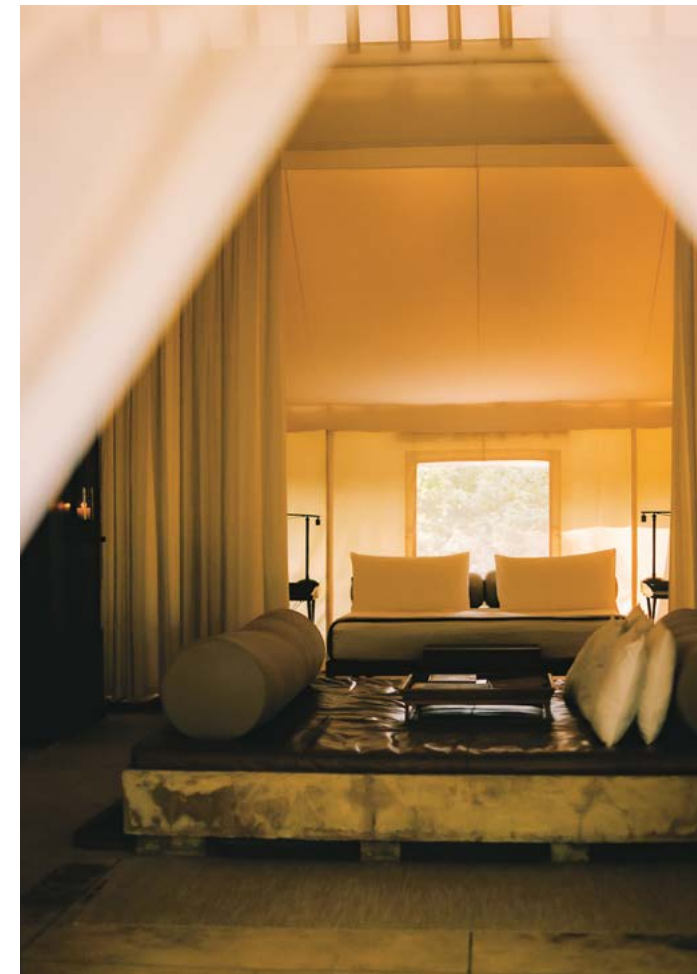
Le soir venu, c'est l'heure dorée. Celle où le soleil s'incline silencieusement, où les villages s'éveillent à nouveau dans une lumière douce et mouvante.

À bord de la Jeep, nous roulons dans la campagne alentour, juste avant que le soleil ne se couche. Les chemins poussiéreux serpentent entre maisons de terre, rizières et collines sèches. Puis, arrêt. Une vache posée sur les marches d'une épicerie attend, patiente. Elle ne bougera pas d'un millimètre. Les hommes fument entre eux, les enfants jouent le long de la route. Devant nous, des troupeaux de buffles et de vaches rentrent des pâturages, soulevant derrière eux un nuage de poussière que le soleil couchant transforme en or. C'est ici le « cow dust time ». Le moment où la terre respire une dernière fois avant la nuit.

Les silhouettes des villageois se découpent dans la lumière chaude, les enfants courent après les bêtes, les femmes avancent lentement, les saris vibrant comme des flammes dans l'ultime reflet du jour. Rien ne semble mis en scène, pourtant tout est parfaitement chorégraphié par la nature et la lumière. On regarde sans oser parler. Le temps est suspendu. De retour à Amanbagh, le silence du jardin répond à celui des collines. On dîne sous les étoiles, le palais éclairé à la seule lueur des bougies.







Aman-i-Khás, l'élégance sous tente

C'est une route de poussière rouge qui nous mène là-bas, après des heures ponctuées d'arrêts aux marchés longeant la voie, entre virages et soleil cuisant. Le paysage se métamorphose doucement : villages dispersés, chèvres en équilibre fragile sur les murets, puis la steppe sèche, bordée d'arbres maigres et épars. Nous quittons l'axe principal pour une piste de terre étroite, notre 4x4 glisse au bout de ce chemin sans retour. Là, la lisière du parc de Ranthambore ouvre la porte d'Aman-i-Khás.

On descend de la voiture. L'air est plus sec, le vent plus franc. Aman-i-Khás se dévoile sans enseigne, sans faste, presque sans signal. Un chemin de terre, des acacias clairsemés, puis l'ombre d'un campement discret. Dix tentes blanches, espacées, posées sur des plateformes de pierre grise.

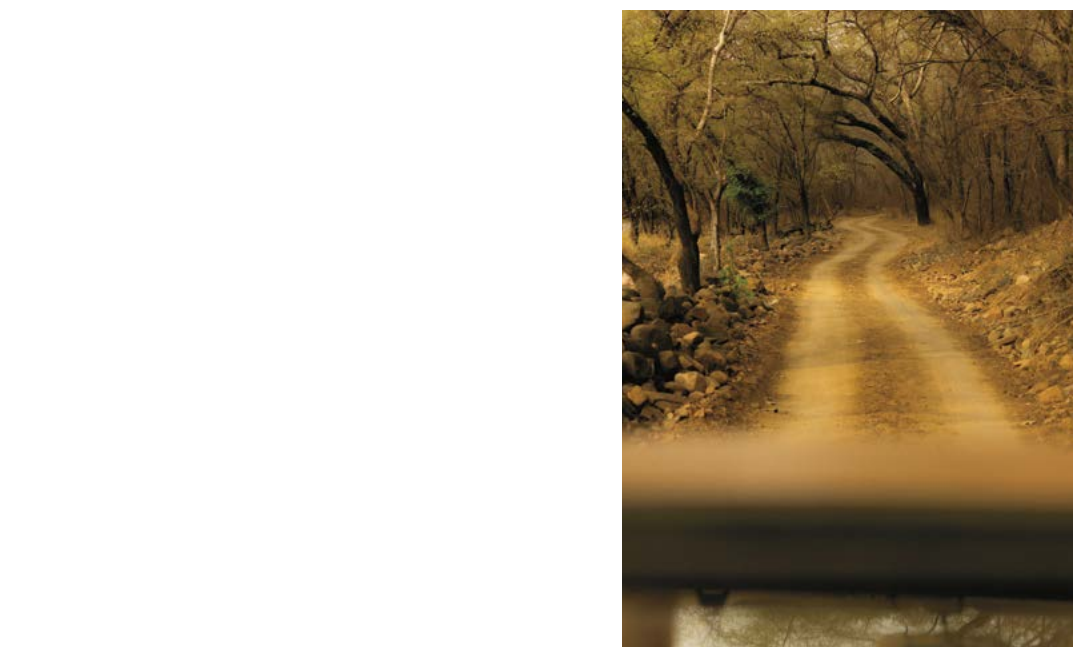
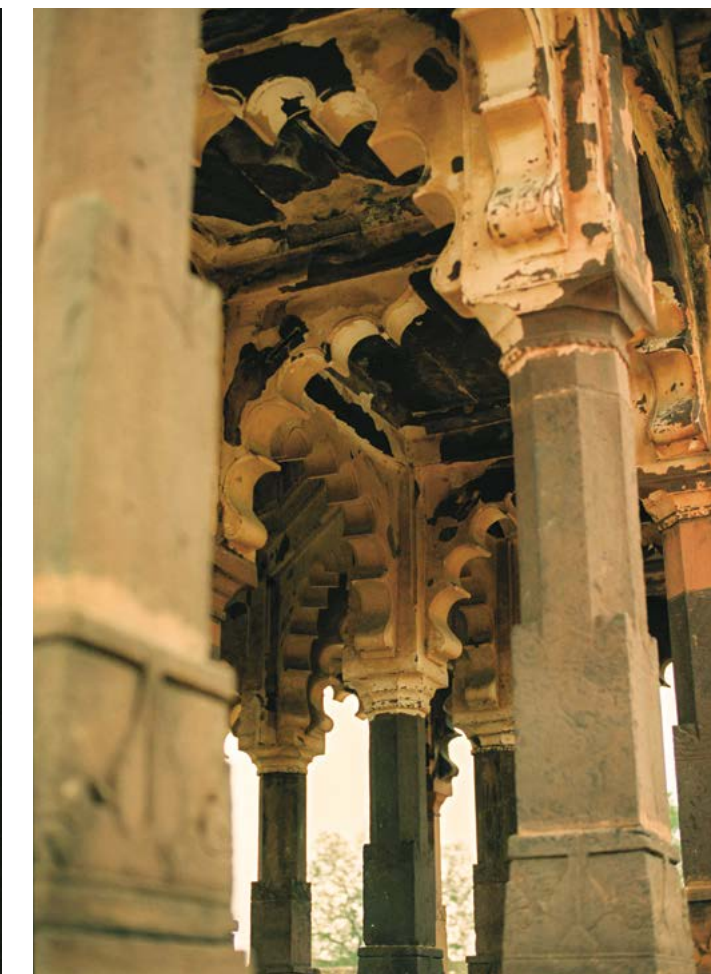
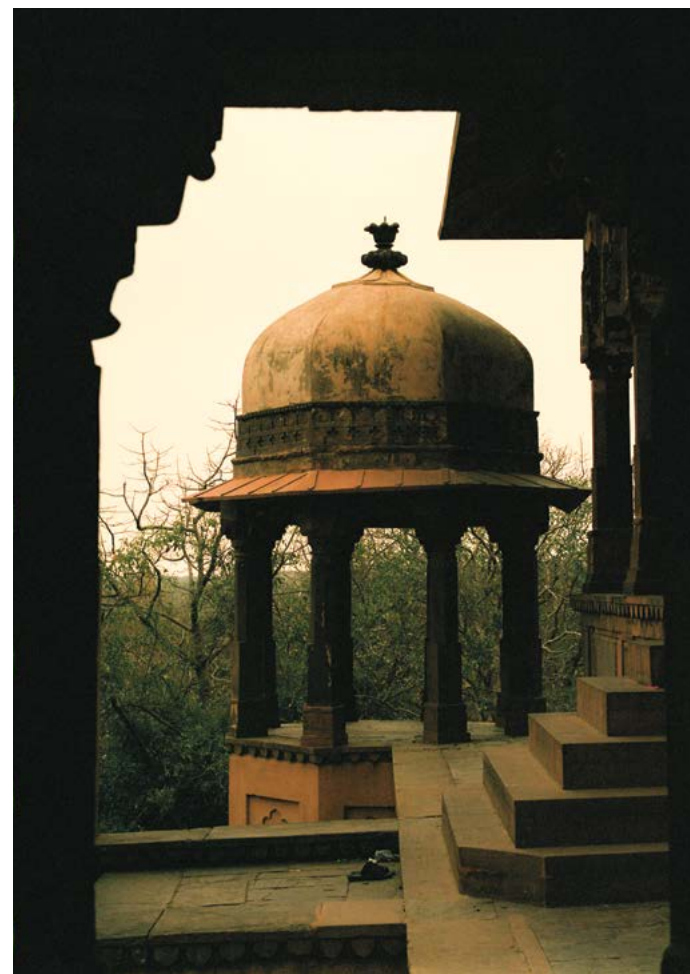
C'est une base temporaire, mais tout y est pensé dans le détail, à la fois éphémère et sophistiqué.

Ici, le lieu épouse le vocabulaire des anciens camps moghols, ces tentes nomades montées pour les empereurs lors de leurs campagnes ou de leurs chasses. À Aman-i-Khás, le geste est repris avec élégance et retenue : de larges toiles tendues en étoile, soutenues par un mât central culminant à six mètres de hauteur, segmentent l'espace en différentes zones, chambre, salon, salle d'eau, vestiaire, le tout enveloppé de coton blanc et de lumière tamisée. Les murs intérieurs, également recouverts de toile, filtrent la chaleur et invitent au calme. Le sol, nappé de tapis naturels et de pierres, assure une fraîcheur discrète. L'ensemble est aussi rythmé par de grands

rangements en bois sombre, si bien qu'on en oublie que ce campement n'est que temporaire.

À l'extérieur, une terrasse abritée offre un espace de repos, avec vue sur le bush aride ou sur les herbes hautes où s'aventurent parfois cerfs et paons sauvages. Aucun bruit mécanique. Seuls les déplacements du vent, le pas discret d'un animal ou les appels d'oiseaux scandent le rythme de la journée. Le service est à l'image du lieu : invisible mais précis. Un majordome, ici surnommé batman, en référence à l'assistant personnel dans les anciennes campagnes britanniques, veille aux besoins du jour et anticipe ceux du lendemain.

Au petit matin, on grimpe dans le 4x4 pour un safari dans le parc de Ranthambore. Chaque sortie



révèle la beauté rugueuse du site : forêts ouvertes, lacs paisibles, ruines de forteresses englouties par la végétation. Par chance, ce jour-là, on aura croisé des tigres du Bengale. Ils incarnent à eux seuls la promesse de ce lieu, la rareté. Entre deux sorties, on revient au camp comme on retrouve un abri silencieux. Le déjeuner est pris à l'ombre, avec des plats inspirés des cuisines locales et des ingrédients cultivés sur place. L'après-midi, une balade dans le fort de Ranthambore nous invite à découvrir ce joyau, accroché à la crête rocheuse comme une couronne de pierre. L'ascension se fait à pied, par une série de marches irrégulières, entre les langurs aux longues

queues argentées et les piliers sculptés rongés par les siècles, le tout sous les yeux malicieux des singes qui vous observent le temps de votre ascension. Du haut de la muraille, la vue se déploie sur la canopée sèche du parc, entre lacs et collines.

Le fort date du X^e siècle, trace d'un temps où les souverains de la région devaient à la fois régner et résister. Derrière ses portes massives, les cours, les citernes et les vestiges de palais témoignent d'un passé de sièges et de retraites. Tout au sommet, au bout du chemin, se tient le temple de Ganesh, toujours en activité. Les

fidèles gravissent la pente dès l'aube pour venir déposer des offrandes : fleurs, noix de coco, sucreries. Les singes s'en approchent, curieux ou opportunistes. L'ambiance est vive, populaire, profondément enracinée dans le quotidien local. De retour au campement, après une journée riche en émotions, on dîne au cœur des herbes hautes, cuisine en plein air et mets divins. On termine la soirée près du feu où les musiciens nous accompagnent le temps d'un dernier verre. Nous quittons cette parenthèse rare où l'hôtel s'efface derrière la nature. Dans cette Inde du désert et de la poussière dorée, demain direction Jaipur.

Jaipur, la ville rose : trésor du Rajasthan

Quand nous arrivons à Jaipur, capitale du Rajasthan, c'est d'abord la couleur des murs qui nous saisit : un rose poussiéreux, adouci par le temps, qui enveloppe toute la vieille ville. Cette teinte singulière ne doit rien au hasard. En 1876, à l'occasion de la visite du prince de Galles, la ville fut repeinte de cette couleur, symbole de bienvenue. Depuis, la tradition perdure, et Jaipur porte fièrement son surnom de ville rose.

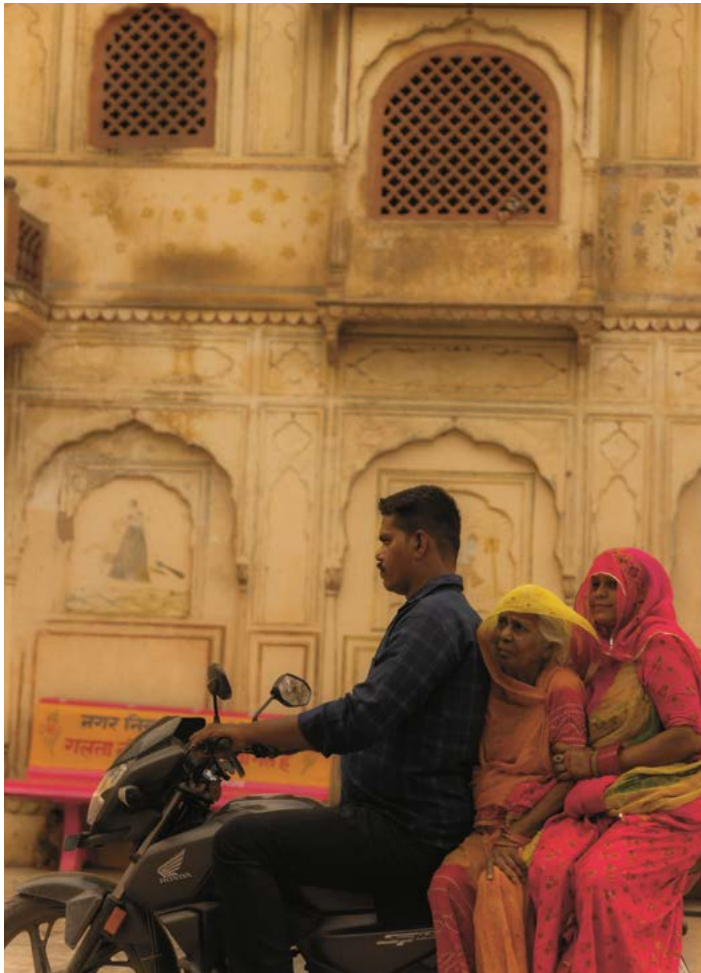
Nous arrivons tout juste des campagnes paisibles, des collines silencieuses. Ici, le contraste est immédiat. Le tumulte reprend ses droits. À Jaipur, comme souvent en Inde, le bruit n'est pas une nuisance, c'est une pulsation. Une présence constante, presque instinctive.

Dès les premiers pas dans le centre historique, on est happées dans une atmosphère singulière. Les klaxons des tuk-tuks tissent une rumeur continue, les vaches traversent les rues avec lenteur et assurance, les échoppes débordent de couleurs, de tissus, d'odeurs d'épices. Très vite, on comprend qu'ici, tout cohabite : le tumulte et une forme d'harmonie invisible, un désordre ordonné qui défie nos repères. Et, quelque chose nous frappe encore plus. Il règne dans cette ville une lumière particulière qui glisse sur les murs roses de la vieille ville, comme une poussière dorée qui s'accroche à tout, jusqu'aux vêtements. Ici, même l'air semble chargé d'histoire. Dans le brouhaha incessant de Jaipur, nous avons trouvé

un havre de paix chez 47 Jobner Bagh. Un îlot de calme niché juste au-delà des murailles de la vieille ville. Ancien jardin du maharajah de Jobner, cette maison a peu à peu grandi au rythme de la vie de Shiva Gujar, joaillier d'exception, hôte attentionné, jusqu'à devenir un petit hôtel de onze chambres. Pensé avec l'architecte italienne Paola Giacomini, le lieu mêle élégance discrète et âme familiale. Dès qu'on passe la porte, on sent la différence avec les murs blanchis à la chaux, jolies courbes et terrasses ombragées évoquent subtilement l'art architectural local.

À l'intérieur, les chambres baignées de lumière sont décorées avec des meubles anciens indiens, soigneusement patinés, offrant un charme authentique. Shiva parcourt souvent le pays à la recherche de meubles et objets abandonnés, qu'il charge dans son camion et rapporte ici. Dans cet écrin de verdure, la maison blanche devient alors une caverne d'Ali Baba où l'on chine du matin au soir. Si vous passez un peu de temps entre ces murs, vous comprendrez qu'ici on travaille en famille. Enfants, cousins, femme, tout le monde met la main à la pâte. Le soir, on s'installe dans le jardin éclairé à la bougie, pour des dîners maison préparés avec soin par Anita, l'épouse de Shiva. Trois services de plats rajasthanis traditionnels. 47 Jobner Bagh, c'est l'adresse idéale pour qui veut explorer Jaipur tout en bénéficiant d'un refuge serein, une maison où les hôtes veillent à rendre le séjour intime, authentique et sans surcharge décorative.





AU FIL DES FLEURS, JAIPUR S'ÉVEILLE



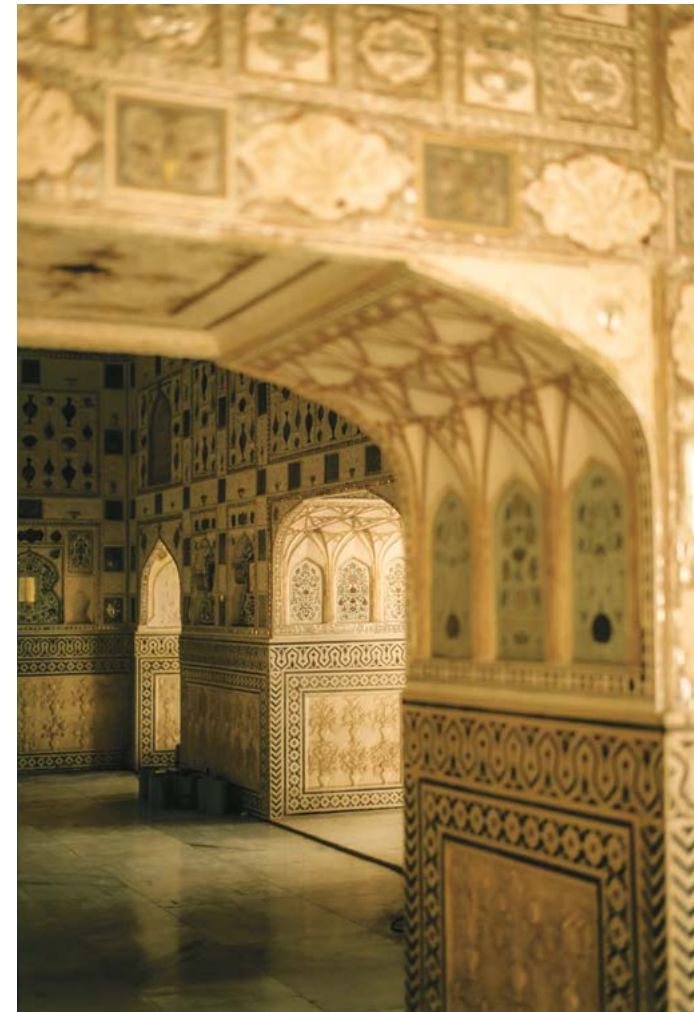
Aux premières lueurs de la ville, nous nous enfonçons dans ses ruelles, à la recherche des vendeurs de fleurs. On s'approche de Chandpole puis Kishanpole, là où la ville s'éveille dans un éclat de couleurs. Sur les trottoirs encore frais, les vendeurs déploient des sacs en toile débordant de pétales. Le sol devient une mosaïque vivante : orangé des soucis, jaune éclatant des chrysanthèmes, rouge profond des roses, blanc pur du jasmin. On marche presque sur une palette de peintre. Ici, pas de comptoirs sophistiqués. Les fleurs sont présentées à même le sol, sur des bâches, sur des tissus fleuris ou dans de grands paniers en osier. On les vend en colliers, en poignées ou en vrac.

Les mains s'activent : on tresse, on attache, on pèse. C'est une chorégraphie discrète, presque silencieuse, où chaque geste est précis.

Les soucis sont les plus omniprésents, leurs teintes jaune et orange sont partout dans les temples, les cérémonies ou les portails d'entrée. Ils sont considérés comme des fleurs de protection et d'offrande. Devant les échoppes fermées, on les retrouve enroulés dans un petit papier journal près de la serrure. Le jasmin, quant à lui, est réservé aux gestes plus intimes : un collier autour d'un chignon, un sachet pour parfumer une armoire ou quelques fleurs posées sur une statue de divinité.

On observe les acheteurs, souvent pressés, parfois très jeunes, qui repartent avec leurs guirlandes. Les femmes replient leur sari en travers de l'épaule, des fleurs dans les bras. Les hommes en moto glissent les colliers sur leur guidon. La fleur, à Jaipur, est partout : dans le sac d'un étudiant, sur le miroir d'un taxi ou au cou d'une statue. Et même si les guirlandes se fanent vite, elles laissent derrière elles une trace invisible : un parfum, un éclat coloré, une simple offrande quotidienne. On comprend alors que, dans cette ville où la couleur est presque une langue, les fleurs ne sont pas accessoires. Elles sont un lien, discret mais puissant, entre les humains, les dieux et le beau.





Après cette promenade matinale, nous filons vers un arrêt incontournable : le Hawa Mahal. Construit en 1799, ce palais ne dévoile sa façade qu'en apparence. Avec ses 953 petites fenêtres délicatement ajourées, il était la loge secrète des femmes royales, un poste d'observation discret. On lève les yeux et l'on devine. Le bâtiment ne cherche pas à impressionner par sa grandeur, mais à susciter la curiosité. Derrière les moucharabiehs, le silence règne. Face à ce joyau, un escalier étroit nous conduit au Wind View Café. Il est encore tôt, et le lieu nous appartient presque. Assis en terrasse, verre à la main, nous goûtons à ce moment presque suspendu, dans une ville aussi vibrante que Jaipur.

Pour mieux comprendre l'histoire de la région, on prend ensuite la route du fort d'Amber, perché à une dizaine de kilomètres au nord de la ville. L'ascension jusqu'à l'entrée, à pied ou en voiture, offre une vue spectaculaire sur les collines arides du Rajasthan. Une fois à l'intérieur, on déambule dans les cours, les galeries de miroirs et les traditionnels appartements royaux, vestiges d'une époque où Jaipur était un centre de pouvoir important. On touche du doigt le faste des anciens royaumes, sans tomber dans la reconstitution figée. La beauté de ces lieux garde toute sa magie. Juste en contrebas du fort d'Amber, à quelques minutes à pied, on arrive sur un site presque silencieux et saisissant : Panna Meena ka Kund, un ancien baoli – ou puits à degrés – construit au XVI^e siècle.

À première vue, on croit à une illusion d'optique. Des escaliers symétriques descendent en zig-zags jusqu'à une eau verte, formant un motif graphique hypnotique. Le lieu est étonnamment paisible, malgré les visiteurs, quelques singes

dans les environs, mais rien de comparable avec le reste de la ville et du tumulte avoisinant. On s'y attarde sans savoir pourquoi, peut-être attiré par la géométrie parfaite ou par la fraîcheur qui émane des pierres. Autrefois, ce kund servait de point de rencontre pour les habitants du village, un lieu où l'on venait puiser de l'eau, se reposer et socialiser.

Mais Jaipur, ce ne sont pas que des palais. On le ressent pleinement en se perdant dans les bazars, notamment à Johari Bazaar, où les bijoux, les saris et les textiles s'accumulent dans un désordre vibrant. On y marchande, on y croise autant d'habitants que de voyageurs. La ville bouge aussi avec son temps. Dans les quartiers comme C-Scheme ou Malviya Nagar, on découvre une scène urbaine plus contemporaine : cafés design, galeries d'art et nouveaux entrepreneurs témoignent d'une jeunesse qui prend sa place, sans pour autant tourner le dos à la culture locale.

Jaipur ne serait pas ce qu'elle est sans la présence de ses nombreux artisans. Venir ici, c'est aussi repartir avec une valise chargée de souvenirs façonnés à la main, en rendant visite aux tailleurs, bijoutiers et marbriers. Nous avons arpenté les ateliers, plongé parmi des milliers de tissus, choisi une coupe, une chemise, un pantalon, chaque pièce jusqu'au bouton, une histoire et un savoir transmis.

Puis, nous avons poussé la porte discrète de Nila House. Dès l'entrée, la silhouette blanche ponctuée de pierres roses signale une demeure au charme subtil, le vestige d'un modernisme résidentiel indien à l'architecture Art déco. Cet édifice vide, laissé à l'abandon, s'est mué en centre de savoir-faire après deux ans de restauration méticuleuse, confiée à

Studio Mumbai. Au cœur de la maison, un atrium ouvert dialogue avec les cieux de Jaipur. Sol en grès local, colonnes récupérées ou refaites et balcons aux motifs Rajasthan se combinent dans une symétrie douce. Jain, fidèle à ses principes, choisit les matériaux de proximité – pierre, arash (chaux naturelle rajasthanie), jute brute, bambou et papiers artisanaux – pour préserver l'esprit vernaculaire. Les murs, enduits de chaux arash quasi oubliée, donnent à l'ensemble des tonalités mates, respirantes, sensibles aux effets de la lumière changeante. Le lieu a été créé par la Nila Foundation, à l'initiative d'Anita Lal, fondatrice de la marque indienne Good Earth. Nila House n'est pas un simple centre culturel. C'est un manifeste, un espace dédié à la sauvegarde des savoir-faire textiles traditionnels et à la réinvention de l'artisanat indien à travers la couleur indigo : « nila » signifiant bleu en sanskrit. Loin de la production industrielle, Nila House défend une économie du temps long, de la conscience écologique et de la mémoire vivante. Mais Nila House est plus qu'un atelier. C'est aussi un laboratoire artistique, une résidence pour designers, un centre de recherche. Avant de partir, on s'attarde dans la boutique. Carnets faits main, saris teints naturellement, objets utilitaires beaux dans leur simplicité. Rien n'est superflu. Tout est pensé pour durer, pour avoir du sens.

Nous reprenons notre chemin. Avec le temps nous avons appris à circuler dans Jaipur mais cela demande de l'adaptation. On retient comment traverser les rues au bon moment, ici aucune voiture ne s'arrêtera, il faut slalomer et être sans cesse en mouvement. On a pris nos marques et on arrive à se repérer entre les anciens murs et les constructions plus récentes, à apprivoiser le rythme d'une ville qui avance à sa propre cadence. Un véritable coup de cœur pour cette ville teintée de roses.





Après quelques jours d'exploration à travers Jaipur, entre cours secrètes, ateliers d'artisans et havelis restaurés, l'heure sonne de reprendre la route vers la capitale. Quitter la ville rose, c'est laisser derrière soi une Inde enchantée, où chaque ruelle exhale les pigments et la poussière ocre. Le chemin du retour s'étire doucement vers Delhi, plus vaste, plus nerveuse, presque futuriste à ses côtés. Cela dit, un souffle de Jaipur nous accompagne encore : une manière différente de regarder, de marcher, de s'arrêter.

En entrant dans Delhi, on saisit immédiatement pourquoi ses ruelles et ses larges avenues forment un patchwork d'histoires entremêlées : ici, le passé se voit, se respire, se vit à chaque coin de rue. Après Jaipur, le contraste frappe fort. Delhi s'étire, dense, bouillonnante. Pourtant, au cœur de cette agitation, un havre de calme nous accueille.

Notre premier arrêt sera au cœur de la ville pour y déposer nos valises. On ne séjourne pas à l'Imperial comme on loge ailleurs à Delhi. On y entre comme dans un roman à feuilleter, un récit dont les pages seraient faites de marbre, de bois ciré et de souvenirs d'Empire. Construit en 1936, cet hôtel de légende a vu passer Nehru, Gandhi, Mountbatten. Ici, les murs ont écouté les pourparlers qui ont

mené à l'indépendance de l'Inde. Mais aujourd'hui, plus qu'un témoin historique, l'Imperial est un refuge où l'élégance coloniale se conjugue à un art de vivre apaisé. On y accède par une allée majestueuse bordée de palmiers royaux.

Dès le hall, le regard se perd sur les sols en marbre damier, les œuvres d'art soigneusement encadrées, une alcôve avec ses téléphones encore en place, les plafonds à caissons d'époque. On traverse les couloirs comme on feuillette une galerie d'histoire vivante avec ses portraits britanniques, des lettres anciennes ou des esquisses des années 1930. Tout ici raconte, sans jamais hausser le ton. Dans la chambre, les fenêtres à double battant s'ouvrent sur les jardins intérieurs, impeccablement taillés. Les tissus sont lourds, les meubles sculptés à la main, les interrupteurs eux-mêmes évoquent une époque où l'on prenait le temps d'éteindre la lumière.

Et il y a le spa, niché en contrebas, comme un sanctuaire minéral et végétal. On y plonge dans le silence, entre hammams en mosaïque, massages ayurvédiques et soins au jasmin. C'est un voyage dans le voyage, un moment suspendu où le corps se délire. On s'allonge pour un « Imperial Depth Massage » de 90 minutes, un cocktail végétal aux senteurs délicates, mandarine, santal, qui

dissout le décalage horaire et la fatigue de ce voyage à mille à l'heure et aux sons des klaxons incessants. Puis s'ensuivent le sauna et un saut au hammam. L'air se fait léger et les citations de Rumi nous invitent à la méditation. On ressort, le corps enjoué en ce milieu de journée sous quarante degrés et une chaleur plombante, pour la première flânerie dans le Vieux Delhi.

On se perd dans Chandni Chowk, ce labyrinthe grouillant d'échoppes entassées, de sons, d'odeurs. Eh oui, c'est ici, entre les étals chargés de piments rouges et de graines multicolores, que règne le plus ancien marché aux épices de Delhi. La lumière perce difficilement, les marchands crient leurs prix, et le sol en terre vibre sous les pas. On arrête le temps en humant le chaï latte, juste devant une balance rose rouillée, symbole du commerce ancestral. Chandni Chowk se taille la peau de Delhi : brutale, chaleureuse, désordonnée. On s'y froisse, on s'y émerveille, on y revient.

Après la furie sensorielle, on se rend au Jantar Mantar, un observatoire astronomique construit en 1724 par le maharajah Jai Singh II. Ici, plus de klaxons, seulement la poésie géométrique du ciel : le Samrat Yantra, c'est-à-dire le « sundial suprême », domine avec ses 21 mètres de haut, infléchi vers

le pôle. On marche entre les courbes de pierre, on déplie sa main sur le quadrillage millimétré. On s'incline devant l'implacable mathématique du temps solaire. Une expérience incroyable. Même si la chaleur écrasante de l'après-midi nous force à faire le tour plus rapidement, on y aperçoit avec beaucoup d'humilité tous les instruments qui s'offrent à nous. Chacun d'eux, hémisphères, cylindres, sphères creusées, raconte l'ambition d'un royaume qui voulait mesurer la voûte céleste. Grandiose. Comme si l'Inde ancienne flirtait avec une curiosité moderne.

De retour à l'Imperial, on retrouve les couloirs feutrés du bar 1911, encore baignés d'une lumière tamisée. On commande un verre et on observe le jeu discret des serveurs, la grâce tranquille des lieux. On repense à la ville dehors : le tumulte de Chandni Chowk, la sérénité de Jantar Mantar, on comprend ainsi que la ville n'est ici que contrastes, Delhi se révèle dans cette succession. Il est déjà l'heure de repartir, de quitter le Rajasthan. De laisser derrière nous tant de beauté et de visages doux croisés pendant ce reportage. L'envie, désormais, est de revenir, d'explorer d'autres régions. L'Inde, comme on le dit, transforme et, nous, nous sommes surtout restées émerveillées, sous la lumière qui s'efface, au cœur des couleurs qui perdurent, bien après notre retour.





Photo : Voyage Voyage

PRIVILÈGES VOYAGES

Depuis 1986, Privilèges Voyages trace sa route dans l'univers du luxe et du sur-mesure. Reprise en 2008 par des experts chevronnés du tourisme, l'agence s'impose aujourd'hui comme une référence incontournable. Son credo ? Concevoir des voyages d'exception, originaux, élégants, entièrement personnalisés, avant et pendant le séjour. Grâce à une équipe passionnée et à une connaissance fine du terrain, elle

transforme chaque escapade en expérience unique : petit déjeuner sur l'Everest, survol du Serengeti, chasse au trésor à Bora Bora ou rencontre aristocratique à Jaipur... Rien n'est impossible. Innovante, exigeante et connectée, l'agence mêle savoir-faire humain et technologies performantes pour servir aussi bien les voyageurs individuels que les entreprises. Partenaire privilégié des plus grands noms

de l'hôtellerie et des croisières, elle offre à ses clients des attentions exclusives, partout dans le monde. Chez Privilèges Voyages, chaque détail compte, chaque demande est une opportunité de surprendre.

46, avenue Marceau, 75008 Paris
www.privileges-voyages.com
@ p r i v i l e g e s v o y a g e s